

Le texte de l'Ancien Testament

Hanni Kuhn

Hanni Kuhn est conseillère en traduction de la SIL, spécialisée dans l'Ancien Testament. Elle réside actuellement à Lomé. Elle a travaillé plusieurs années pour le projet berom au Nigeria et trois ans pour le projet lendu au Congo.

La plupart des traductions françaises de la Bible possèdent des annotations en bas de page concernant les différents textes anciens que les traducteurs ont consultés. Certaines contiennent des abréviations, d'autres sont plus explicites. Par exemple :

Aram. et syr. : *comme vos pères* ; gr. : *vous et votre roi* (1 Sam 12.15)
Litt. *Sans entraves* ; gr. *sans refus* ; Aquila, Symmaque : *sans souffrance* ;
syr. *sans fin* ; Vulg. et Jérôme : *sans souci de peur*. (Ps 73.4)
Plusieurs mss de Théodotion : *Que toute puissance bénisse le Seigneur*.
(Dan 3.61).

(TOB)

« rien » 1QIs^a, Targ. ; « malheur » TM. (És 21.8)
« on prépara...se coucha » grec et Vet. Lat. ; « il parla avec Saül sur la terrasse. Ils se levèrent... » hébr. (És 41.29)

(BJ)

D'après le Pentateuque samaritain et les versions syriaques ; manque dans le texte hébreu traditionnel. (Gen 4.8)
Selon le texte hébreu traditionnel. Le texte hébreu de Qumrân a : *de mon peuple*. (És 63.3)

(Semeur)

Levez ... rayonnez ... : d'après un certain nombre de manuscrits hébreux, soutenus par plusieurs versions anciennes ; texte traditionnel *ils ont levé... ils ont rayonné*. (Ps 34.6)

(FC)

Nous esquissons ici l'arrière-plan nécessaire pour comprendre ces annotations. Elles sont très importantes parce qu'elles sont en rapport avec la formation, la transmission et la traduction du texte de l'Ancien Testament. De plus elles expliquent « les différences [entre les versions françaises] qui trouvent leur origine dans des questions de texte » (*mentionnées dans l'article « Base et modèle », dans ce numéro*).

Arrière-plan historique et géographique

Dans le Proche-Orient Ancien, le début de l'écriture se situe au quatrième millénaire avant Jésus-Christ. En Mésopotamie, les gens gravaient sur pierre ce qu'ils voulaient écrire ou ils utilisaient des tablettes d'argile.

En Égypte, on écrivait souvent sur des murs, par exemple dans les tombeaux. On utilisait aussi du papyrus, qui était fait à partir de la moelle ou du cœur de la tige d'une plante du même nom (papyrus) qui ressemble à du roseau ou du jonc. Ce matériau était coupé en fines bandes qu'on disposait horizontalement, puis verticalement de manière croisée ; on les pressait ensuite. Cela donnait un matériel assez fort, servant de feuille, sur lequel on pouvait écrire.

En Israël, qui se trouve entre la Mésopotamie et l'Égypte, le matériau utilisé pour écrire était soit du papyrus, soit du cuir. Dans chacun des cas, on plaçait les feuilles côte à côte, on les cousait pour faire une

...plusieurs facteurs ont eu un effet destructeur sur les écrits produits en Israël : le climat, les guerres et les coutumes religieuses.

longue bande qu'on roulait ensuite. C'est ce qu'on appelle un *rouleau*.

Malheureusement, plusieurs facteurs ont eu un effet destructeur sur les écrits produits en Israël : le climat, les guerres et les coutumes religieuses.

Premièrement, le papyrus est un matériau assez durable, mais seulement lorsqu'il est gardé dans un environnement propice. Il peut survivre des milliers d'années si l'air est très sec. Mais en Israël, le climat est plus humide qu'en Égypte, et le papyrus composant les rouleaux se détériorait par le fait qu'on le touchait et, qu'on enroulait et déroulait les rouleaux. Cela veut dire que les premiers rouleaux de l'Ancien Testament devaient être copiés pour préserver le texte avant que l'écriture ne devienne illisible, mais aussi pour faire des copies afin qu'on puisse les distribuer. Plus tard, ces *manuscrits* copiés seront encore recopiés. En utilisant le terme « rouleau » nous mettons l'accent sur la forme du document tandis que le terme « manuscrit » se réfère au fait qu'il a été écrit à la main. Les abréviations utilisées sont *ms* pour le singulier et *mss* pour le pluriel.

Deuxièmement, on se disputait souvent cette région au cours de différentes guerres. Par conséquent, non seulement la population et ses habitations étaient détruites, mais aussi beaucoup d'objets fabriqués par les hommes, tels que les rouleaux des Écritures.

La troisième raison pour laquelle de nombreux rouleaux bibliques furent détruits est en rapport avec une coutume religieuse. Dans la période qui suit l'exil babylonien, les scribes juifs ont commencé à manifester leur respect pour Dieu en tenant pour sacré tout rouleau ou manuscrit qui contenait le nom sacré de Dieu (transcrit « Yahvé » dans certaines versions françaises). Une fois qu'un rouleau contenant le nom sacré de Dieu était usé et qu'il n'était plus utilisable, il ne pouvait pas être jeté, car cela aurait profané le nom de Dieu. De tels manuscrits étaient gardés, et plus tard on les enterrait au cours d'une cérémonie religieuse. Plus tard, on gardait les anciens manuscrits dans une chambre spéciale attachée à la synagogue où ils s'accumulaient avant qu'on ne les enterre. Une telle chambre était appelée *genizah*, un mot contenant la racine araméenne signifiant « cacher ».

Nous devons nous rendre compte que toute cette période, pendant laquelle sont nés les 39 livres que nous appelons Ancien Testament, a duré environ 1000 ans. Nous ne savons pas exactement quand cette

...les erreurs faites par les copistes se propageaient de plus en plus parce qu'il n'y avait plus de texte original auquel on pouvait se référer....

période a commencé et quand elle s'est terminée, mais elle se situe approximativement entre 1200 et 200 avant Jésus-Christ. Pendant cette période, on faisait des copies afin de préserver le texte et de le diffuser. Mais lorsqu'on détruisait les anciennes copies en les enterrant (ou d'une autre manière), les erreurs faites par les copistes se propageaient de plus en

plus parce qu'il n'y avait plus de texte original auquel on pouvait se référer.

Plus tard, au moyen âge, entre 500 et 1500 après Jésus-Christ, lorsque le papyrus n'était plus utilisé si souvent, on écrivait les textes sur du cuir ou du parchemin et on en formait des rouleaux. Le cuir avait déjà été utilisé auparavant. Le parchemin était similaire, c'était de la peau de chèvre préparée d'une manière spéciale. Ces copies de manuscrits en cuir ou en parchemin étaient plus durables, et déjà à cette époque, bon nombre de ces manuscrits étaient produits sous forme de livres.

En même temps que se poursuivait le processus de production des copies, deux autres développements avaient lieu. L'un était l'établissement du Canon, c'est-à-dire le choix des livres qui devaient faire partie des Écritures hébraïques. La plupart des spécialistes pensent que ce processus de l'établissement du Canon était terminé à peu près à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne.

Le deuxième développement concerne la forme du texte. Plusieurs raisons ont conduit les rabbins à décider quelle forme du texte devrait être retenue. Voici ces raisons : les copistes, étant faillibles comme tous les êtres humains, introduisaient des fautes dans les manuscrits ; de plus,

...les rabbins ont senti le besoin de standardiser la forme du texte de l'Ancien Testament.

certaines copies étaient produites ailleurs qu'à Jérusalem où vivaient de grands groupes de Juifs, par exemple à Alexandrie en Égypte, et à Babylone. Une fois que des

fautes étaient introduites dans les manuscrits, elles étaient reproduites dans les copies suivantes et à divers endroits. C'est pourquoi les rabbins ont senti le besoin de standardiser la forme du texte de l'Ancien Testament. Pour ce faire, ils ont sélectionné une forme de texte comme définitive et officielle.

Ce texte officiel était composé seulement de consonnes, par exemple « Abraham » était écrit אַבְרָהָם ('brhm). Cela était acceptable tant que les gens connaissaient l'hébreu et par conséquent savaient prononcer les mots correctement. Mais une fois que les Juifs étaient dispersés dans d'autres pays et qu'ils arrêtaient d'utiliser l'hébreu dans leur vie de tous les jours, mis à part les spécialistes, le peuple ordinaire ne savait plus lire ces mots sous forme de consonnes, sans les voyelles. Ainsi, les copistes, qui étaient aussi des érudits, ont vu la nécessité d'inclure les voyelles afin de permettre aux lecteurs une prononciation correcte du texte. Pendant cette période, ils ont fait des expériences et ont développé un système de points et de traits afin de représenter les voyelles pour permettre même aux personnes qui ne connaissaient pas l'hébreu de prononcer les mots : אַבְרָהָם ('brhm) est devenu אַבְרָהָם ('abraham). Ce processus fut terminé au 9^e siècle et à partir de cette date, on a inclus les voyelles dans les Écritures hébraïques. Ce système, appelé le système de Tibériade (d'après la ville près du lac Galilée où habitaient les rabbins célèbres qui élaborèrent ce système), est toujours utilisé aujourd'hui.

Ces copistes érudits faisaient toutes sortes d'observations au sujet des caractéristiques grammaticales et des statistiques du texte (nombres de lettres, nombre de certaines expressions, etc. servant à prévenir toute addition ou omission), observations qu'ils écrivaient dans les quatre marges de la page. Ces notes étaient appelées *Massore*, ce qui veut dire : « ce qui a été transmis ». On appelait les érudits *Massorètes*, « ceux qui transmettent la tradition du texte qu'ils ont reçue des générations précédentes ». C'est pourquoi le texte biblique produit à partir de cette époque est appelé *texte massorétique* (l'abréviation : *TM*). On trouve

aussi le terme *texte hébreu traditionnel* (TOB: *texte hébr.*; BJ : *hébr.*) dans les annotations.

L'invention de la presse à imprimer

Au 15^e siècle après J.-C., en 1434, Johannes Gutenberg a inventé, en Allemagne, la presse à imprimer, ce qui a marqué le début d'une nouvelle ère dans la reproduction des textes bibliques. Bien vite des versions imprimées de la Bible hébraïque ont fait leur apparition. Une de ces versions qui est d'une importance particulière est la *Seconde Bible rabbinique*, publiée en 1524/25 à Venise, en Italie. Cette Bible, le texte entier de l'Ancien Testament en hébreu, est devenue le texte standard pour les Juifs et les Chrétiens, et il en fut ainsi pendant quatre siècles.

Ce texte avait été établi par Jacob Ben Chayyim à partir d'un certain nombre de manuscrits datant de la période entre le milieu et la fin du moyen âge (à peu près du 11^e au 14^e siècle). Il n'avait pas à sa disposition un texte entier, mais il travaillait à partir de nombreux fragments de textes différents. Petit à petit, il a édité et préparé le texte entier en se servant de ces divers fragments. Ainsi, son texte n'était pas basé sur une version complète de la Bible, mais plutôt sur des extraits datant de périodes différentes. Il est important de se rappeler ce fait et de se rendre compte que c'était cette version hétérogène qui a été utilisée comme base par tous les traducteurs (y compris Segond) jusqu'à la première moitié du 20^e siècle.

Retenons donc que les textes bibliques originaux (ou les autographes) ont été écrits au premier millénaire avant J.-C. environ, mais que les textes disponibles pour la traduction de la Bible étaient des manuscrits copiés aux 12^e, 13^e et 14^e siècles après J.-C. Ainsi, il existe un très long intervalle de temps — environ 2000 ans — entre le texte disponible pour les traducteurs et les autographes.

D'autres aides utiles

Mais il y avait d'autres aides pour les spécialistes qui ont étudié l'Ancien Testament avant le 20^e siècle. Premièrement, il existe un texte dérivant du texte hébraïque, le *Pentateuque Samaritain* (l'abréviation : *sam.* ou *samar.*). Les Samaritains se sont séparés des Juifs à un moment donné après l'exil babylonien. Ils ont pris avec eux les Écritures qu'ils possédaient à ce moment-là, à savoir les cinq premiers livres de la Bible qu'on appelle aussi le Pentateuque. Après cette séparation des Samaritains, ce texte eut une existence indépendante. Dans l'histoire de la rencontre de Jésus avec la femme samaritaine (Jean 4), le Nouveau

Testament nous révèle le peu de contacts qu'il y avait entre les Juifs et les Samaritains. Ce texte a été également copié. La copie la plus ancienne qui existe toujours date du 11^e siècle après J.-C. Elle est écrite dans un alphabet hébreu archaïque, et jusqu'à ce jour elle est toujours utilisée par la petite communauté samaritaine en Israël lors de leur fête de la Pâque.

Le texte du Pentateuque samaritain contient naturellement aussi des erreurs introduites par les copistes au cours des siècles. De plus, certains changements ont été faits intentionnellement. Entre autres, ils servent à justifier la croyance que c'est le Mont Garizim qui a été choisi par Dieu comme endroit pour le temple, et non pas Jérusalem. C'est ce dont on doit tenir compte en utilisant le Pentateuque samaritain pour des comparaisons relatives aux problèmes de texte.

Les traductions grecques de l'Ancien Testament

Dans les siècles suivant l'exil babylonien, il est devenu nécessaire de traduire le texte de l'Ancien Testament pour les Juifs qui étaient allés habiter d'autres pays. Il y avait par exemple une grande communauté juive en Égypte, surtout à Alexandrie. Ils ne parlaient plus hébreu, mais la langue mondiale de l'époque, qui était le grec. Ainsi, dans la première moitié du 3^e siècle avant J.-C., on a commencé la traduction de la Torah (ce que les chrétiens appellent « le Pentateuque »). D'autres livres suivirent plu tard, et c'est de cette traduction que sont tirées de nombreuses citations de l'AT que l'on trouve dans le NT.

La traduction grecque de tout l'AT est appelée *Septante*, ce qui veut dire « 70 » (l'abréviation : *gr.* ou *grec*, ou encore les chiffres romains pour 70 : *LXX*). Selon la légende, 72 érudits ont mis 72 jours à traduire la Bible complète. Ainsi le nom aurait dû être *Septuaginta et duo* « 72 ». Mais probablement à cause de la longueur de cette expression, on l'appelle seulement la Septante.

La Septante n'est pas la seule traduction grecque faite dans les temps anciens. Au 2^e siècle après J.-C., la Septante a été acceptée par les chrétiens comme leur Bible et ils commencèrent à citer ce texte dans leurs disputes avec les Juifs. Cela lui a fait perdre la faveur des Juifs. Ils voulaient une nouvelle traduction qui rendait plus « exactement » les mots de l'hébreu. Ainsi, environ 150 après J.-C. un certain *Aquila* a fait une traduction qui était extrêmement littérale et par conséquent extrêmement difficile à lire et à comprendre parce qu'il suivait les mots de l'hébreu de trop près.

Dans la deuxième moitié du 2^e siècle, deux autres traductions ont vu le jour, les deux étant plus idiomatiques que celle d'Aquila, l'une par

Symmaque, et l'autre par *Théodotion*. Mais leurs traductions ont été perdues mis à part quelques fragments qui survécurent.

Ainsi, nous avons trois versions grecques à part la Septante, à savoir celles d'*Aquila* (*Aq.*), de *Symmaque* (*Sym.*) et de *Théodotion* (*Théod.*).

Traductions en araméen

La langue grecque n'était pas la première à être utilisée pour traduire l'AT, mais la traduction en grec fut la première à être écrite. Lorsque les Juifs sont revenus de l'exil babylonien au 5^e siècle avant J.-C., beaucoup d'entre eux, surtout les plus jeunes, ne connaissaient probablement plus l'hébreu comme il faut, particulièrement l'hébreu littéraire. A cette époque-là, l'araméen était devenu la *lingua franca* (langue de communication) de cette région orientale de l'Ancien Proche-Orient.

Ainsi, dans les synagogues, lorsque les Écritures hébraïques étaient lues, on les traduisait oralement en araméen. Selon la tradition juive l'incident rapporté dans Néhémie 8.8 se réfère au début de la pratique de cette coutume.

En araméen, un tel traducteur était appelé *meturgeman*, et sa traduction s'appelait *Targum*. Pendant plusieurs siècles, ces interprétations furent seulement orales, probablement pour ne pas donner à la traduction la même autorité qu'à l'original hébreu. Mais au plus tard à partir du 1^{er} siècle de notre ère, on commença à mettre par écrit ces interprétations. A partir du 5^e siècle, il existait des Targums pour tous les livres de l'AT sauf Daniel, Esdras, et Néhémie.

A cause de la tendance marquée vers l'exégèse populaire et vers des expansions du texte original dans les Targums, on n'accorde à ces derniers, en tant que témoins pour le texte hébraïque, qu'une valeur réduite. Les spécialistes font une différence entre les divers Targums, mais pour nos besoins il suffit de connaître le sens de ce terme. On trouve les abréviations *Targ.* et *aram.* dans les annotations.

Les Targums n'étaient pas les seules versions araméennes. L'araméen possédait plus d'un dialecte. Les Targums étaient écrits en araméen occidental, mais il existait un autre dialecte, le *syriaque* (*syr.*), qui utilisait aussi une écriture différente. C'était l'araméen parlé dans le nord de la Mésopotamie. Plusieurs traductions ont été faites en syriaque à partir du 1^{er} siècle après J.-C. La plus importante parmi elles est appelée *Peshitta* (c'est-à-dire version « simple » ou « commune »).

Les traductions latines

La plupart des premiers chrétiens parlaient grec, mais alors que l'Église s'étendait vers l'ouest dans l'empire romain, le latin (langue des Romains) devenait de plus en plus important comme langue ecclésiastique. On a de nouveau produit diverses traductions, les premières étant connues sous le nom de *Vetus Latina* (*vet. lat.*) « ancien latin ». Comme elles n'ont pas été faites à partir de l'hébreu, mais à partir de la Septante, ces traductions sont rarement citées dans les annotations.

Ensuite, vers la fin du 4^e siècle, le Pape Damas I^{er} a chargé *Jérôme*, un moine érudit qui avait étudié l'hébreu, de produire une traduction latine officielle. Jérôme accepta cette tâche, conscient du fait qu'elle serait difficile. Dans sa lettre au pape il dit : « Ce labeur est un labeur d'amour, mais aussi à la fois périlleux et ambitieux car, en jugeant les autres je dois accepter d'être jugé par tous. » Et en fait, l'œuvre de Jérôme n'a pas été appréciée par tout le monde. Il a même été accusé d'être un falsificateur ! Même St. Augustin s'inquiétait beaucoup du fait que Jérôme avait abandonné la Septante (en langue grecque) que lui-même considérait comme divinement inspirée et pensait que ce dernier avait utilisé, à tort, le texte hébreu à sa place. En effet, à part Jérôme, personne dans l'Église d'Occident ne comprenait l'hébreu. C'est cette traduction qui, plus tard, sera connue sous le nom de *Vulgate* (*Vulg.* ou *Vg.*), du latin *vulgus* « commun ».

Voici donc les témoins du texte de l'AT qui étaient disponibles aux spécialistes jusqu'à la fin du siècle dernier : le texte massorétique basé sur des manuscrits de la fin du moyen âge, des copies du Pentateuque samaritain, et les traductions en grec, araméen, syriaque et latin. Ces traductions anciennes sont également appelées « versions ».

Découvertes de manuscrits plus anciens

Au début de ce siècle, les spécialistes ont eu de plus en plus accès à des manuscrits plus anciens qu'on venait de découvrir et qui avaient été copiés de façon plus soignée. Ils comprirent clairement que le texte édité par Ben Chayyim contenait beaucoup de faiblesses, dues à sa nature éclectique, puisqu'il était basé sur une variété de portions de manuscrits qu'on avait seulement copiés vers la fin du moyen âge.

Un des manuscrits les plus anciens, découvert au siècle dernier, est connu sous le nom de *Codex d'Alep*. Le mot *codex* s'applique aux manuscrits qui étaient produits sous forme de livre plutôt que de rouleau. Ce codex a été copié autour de la fin du 9^e siècle. Aaron ben Asher, de la famille célèbre de massorètes à Tibériade, avait corrigé ce codex et y

avait écrit les voyelles et la massore. Plus tard ce codex avait servi de modèle, et pour cette raison c'était un document très précieux. Pour finir, on l'a gardé dans la synagogue d'Alep en Syrie jusqu'au début de ce siècle et il a été conservé avec beaucoup de soins. Malheureusement, en 1947-48, il y eut des attaques anti-juives à Alep, et il fut abîmé par le feu : à peu près un quart du codex, y compris pratiquement tout le Pentateuque, a été détruit. Le reste est une copie de très bonne qualité. Ce manuscrit est actuellement à Jérusalem, où l'Université hébraïque est en train d'élaborer une édition critique de ce qui reste de ce codex. Une édition critique est une édition imprimée d'un ancien texte à laquelle est ajouté un apparat critique, c'est-à-dire des notes concernant des variantes de texte qu'on trouve dans les autres témoins.

De plus, au siècle dernier, les spécialistes de l'AT eurent accès à un manuscrit qui était complet mais plus jeune d'une centaine d'années que le codex d'Alep. Il date de l'an 1008-1009. Il fut copié par un seul scribe à partir de manuscrits qui ont été corrigés par Aaron ben Asher. Il s'agit d'une copie de toutes les Écritures hébraïques. Ce codex a été gardé dans la bibliothèque impériale de St. Pétersbourg en Russie, ville renommée Léninegrad après la victoire des Communistes en 1917. C'est pourquoi ce codex est connu sous le nom de *Codex de Léninegrad*.

Une nouvelle édition de la *Biblia Hebraica* était prévue pour 1937. La *Biblia Hebraica* est une édition imprimée du texte massorétique avec un apparat critique. Jusqu'à cette date c'était le texte que Ben Chayyim avait compilé au 16^e siècle. Comme les éditeurs n'arrivèrent pas à avoir accès au codex d'Alep, ils décidèrent d'imprimer le codex de Léninegrad. Ainsi, la base des traductions récentes s'est approchée de quelques siècles de la date des autographes.

Comme on l'a déjà dit, les vieux manuscrits étaient gardés dans une *genizah*. A la fin du siècle dernier, la fameuse *Genizah du Caire* a été trouvée. Cette *genizah* d'une grande synagogue avait été emmurée et oubliée au Caire. Après de nombreux siècles, elle a été redécouverte, et on y a trouvé plus de 200 000 manuscrits et fragments de manuscrits de tous genres, y compris beaucoup de manuscrits bibliques. Le plus ancien parmi eux était celui qu'on appelle aujourd'hui *Codex du Caire des prophètes*. Il date de 896 après J.-C.

Mais quand on compare cette date avec l'âge des textes originaux, on reconnaît que ces manuscrits sont néanmoins toujours très jeunes. On peut donc facilement comprendre l'impact qu'a produit une découverte faite dans la première partie de ce siècle en Égypte : un fragment de papyrus avec un texte hébreu. On a daté ce fragment du 2^e siècle avant J.-

C. Ce petit fragment, qui est légèrement endommagé, contient un texte liturgique. Ce sont les Dix Commandements, sous une forme qui contient des éléments et d'Exode et du Deutéronome, ainsi que le passage de Deut 6.4ss. commençant par « Écoute, Israël! L'Éternel est notre Dieu, l'Éternel seul. » Il fut enfin possible de comparer quelques versets bibliques des manuscrits du moyen âge avec ceux d'un manuscrit qui avait été écrit environ 1200 ans plus tôt, et la correspondance entre ces deux textes est remarquable. On appelle ce manuscrit *Papyrus Nash*, d'après W. L. Nash qui l'avait acheté en Égypte. Ce manuscrit est actuellement à la Bibliothèque Universitaire de Cambridge, en Angleterre.

La joie fut encore plus grande lorsqu'en 1947 on fit les premières découvertes de manuscrits dans des caves à Qumrân, près de la mer Morte. D'autres découvertes furent faites ailleurs dans les montagnes le long de la mer Morte. C'est pourquoi ces rouleaux sont parfois appelés *Rouleaux de Qumrân*, alors que d'autres chercheurs les appellent *Rouleaux de la Mer Morte*.

Juste avant l'attaque finale des Romains contre Jérusalem en 70 après J.-C., ces rouleaux avaient été placés dans des pots d'argile et cachés dans des caves. De ce fait et du fait que le climat dans le désert est extrêmement sec, la préservation de ces manuscrits fut remarquable. Le plus célèbre de ces rouleaux est celui qui contient le livre d'Ésaïe. C'est un rouleau en cuir et, à part quelques petites lacunes, il est complet. Son nom technique est *IQIs^a*, qui se déchiffre comme suit : le premier rouleau du livre d'Ésaïe de la cave No. 1 à Qumrân. Il existe encore un deuxième rouleau avec le texte du même livre, mais celui-ci est incomplet et dans un état de préservation plutôt mauvais. On a trouvé des fragments de tous les autres livres de l'AT sauf du livre d'Esther.

On pense que ces rouleaux et fragments de manuscrits qu'on a trouvés à Qumrân ont été copiés entre le 2^e siècle avant et 70 après J.-C. Cela veut dire que, d'un jour à l'autre, on avait, au moins pour le livre d'Ésaïe, un manuscrit d'environ 1200 ans plus ancien que le texte massorétique du codex de Léningrad. Cela réduit énormément l'espace entre les manuscrits auxquels on avait accès et les textes originaux.

Peut-être vous demandez-vous quel est le résultat de la comparaison entre le texte massorétique et les rouleaux du livre d'Ésaïe. Eh bien, elle montre principalement deux choses : la première, c'est qu'effectivement, il existait différents types de textes avant que les rabbins ne se mettent à choisir le texte officiel qu'on appellera plus tard le texte massorétique. On peut dire cela parce que le premier rouleau, ou rouleau « a » , contient

de nombreuses variations par rapport au texte massorétique. Ces différences ont été examinées et étudiées par des spécialistes de « critique textuelle ». La deuxième chose qu'a montrée cette comparaison, c'est que le rouleau « b » en général est très similaire au texte massorétique. Cela rend témoignage du soin et du dévouement que les anciens copistes ont apportés à leur travail.

Le miracle donc, pour lequel nous louons Dieu, est le fait que le texte biblique a été si bien préservé et fidèlement transmis pendant deux à trois millénaires, malgré toutes les difficultés qu'il a rencontrées.

Bibliographie

Barthélemy, Dominique. 1992. Critique Textuelle de l'Ancien Testament. Tome 3. Fribourg : Éditions Universitaires.

Soderlund, Sven K. 1988. Text and MSS of the OT. The International Standard Bible Encyclopedia 4, 798-814. Grand Rapids : Eerdmans.

Würthwein, Ernst. 1973. Der Text des Alten Testaments. Stuttgart : Deutsche Bibelgesellschaft.

